

CHLOÉ VARIN

Par hasard...
rue
Saint-Denis

Stanké

Chloé Varin

Par hasard...
rue Saint-Denis

Roman

Stanké

Une compagnie de Quebecor Media

À ma mère, qui a toujours cru en moi – un peu trop parfois – et qui m’a donné une tonne d’encouragements et de multiples étourdissements.

À mon père qui, malgré ses retards fréquents, m’a appris que la vie est une course dont le gagnant n’est pas le plus rapide, mais le plus tolérant.

Bref, à vous deux, qui m’avez « tricotée » d’une bien drôle de manière, avec des mailles de travers et une laine un peu bigarrée, mais surtout avec beaucoup d’amour. Merci !

Prologue

La première chose que je note en poussant la porte, ce sont les minuscules flocons qui me chatouillent le nez. La seconde, c'est l'absence de mon père dans le stationnement. Mes copines sortent une à une, après avoir troqué leurs costumes à paillettes pour leur manteau d'hiver. Chacune leur tour, elles défilent devant moi et se dirigent vers la voiture dans laquelle les attendent leurs parents respectifs. Ceux-ci boivent allégrement les anecdotes du cours : la prof a dit un gros mot, Anaïs a déchiré son collant, Catherine n'est pas invitée à l'anniversaire d'Annie...

À mesure que le temps file, la parade de fillettes se fait de plus en plus engourdie. Quelques petites retardataires réagissent aux coups de klaxon que lance leur père ou leur mère, impatient de les conduire au chalet pour une fin de semaine dans le nord. Dans une des dernières voitures présentes, je reconnais le copain de ma professeure de danse, sa bouche vibrant au son de la musique, dont les

échos me parviennent comme si j'étais moi-même confortablement assise dans la voiture. Les derniers couples finissent de discuter entre eux du cheminement artistique de leur petite, ou de la fête d'anniversaire de celle-ci qui aura lieu dans la roulotte McDonald's du quartier.

Mon père ne converse jamais avec les autres parents. Généralement, la plupart sont déjà partis quand il arrive.

Le cours est terminé depuis maintenant vingt minutes. J'ai eu le temps d'enlever mon costume de scène que maman m'a fabriqué, d'enfiler mon manteau, mes bottes, mon foulard et ma tuque, de saluer toutes mes camarades (même Isabelle-la-pas-belle) et d'écrire mon nom, S-t-e-l-l-a C-h-a-m-p-a-g-n-e, dans la neige à côté de celui de J-é-r-é-m-i-e A-l-e-x-a-n-d-r-e L-e-v-e-r-t D-u-c-h-e-s-n-e-a-u, mon amoureux. J'ai les doigts tout gelés. Papa n'est toujours pas là. Et je commence à grelotter. La porte du petit local s'ouvre sur le visage inquiet d'Ève, ma professeure.

— Stella, qu'est-ce que tu fais toute seule dehors?

— J'attends mon papa.

— Encore! Pauvre p'tite. Rentre un peu pour te réchauffer.

— Merci.

— Est-ce que tu veux lui téléphoner?

— J'ai pas son numéro.

— Appelle ta maman, dans ce cas-là. J'peux quand même pas te laisser toute seule dehors!

Pendant que je compose les sept chiffres me séparant de la maison, Ève s'accoude à la fenêtre

afin de signaler à son amoureux, qui s'impatiente, qu'elle n'en a plus pour longtemps. Comme personne ne décroche, le répondeur entame son message enregistré. Je suis au bord des larmes. Je ne sais pas quoi dire à cette saleté de machine! L'enregistrement est interrompu par une voie humaine: quelqu'un a répondu.

— Allô ?

— Maman...

— Stella! T'es où ?

— Au cours de danse.

— Et Jean ?

— Je sais pas...

— L'innocent! Bouge pas, ma cocotte, j'arrive dans deux minutes.

C'est à croire que ma maman a emprunté la Batmobile tellement il s'écoule peu de temps entre la fin de mon appel et son arrivée. Telle Catwoman, elle bondit hors du véhicule et s'élançe vers moi. Au clair de lune, son regard brille d'une lueur qui ne dit rien qui vaille. Papa a intérêt à avoir une bonne excuse.

— Écoute, Luce, je pouvais vraiment pas aller la chercher. J'étais en réunion d'urgence avec le big boss. Les actions ont chuté aujourd'hui, pis maintenant c'est la merde totale au bureau. J'en ai encore pour une couple d'heures à ramasser les pots cassés.

— Pourquoi tu m'as pas appelée pour me dire que t'irais pas la chercher ?

— J’pouvais quand même pas sortir d’une réunion aussi importante pour régler ma vie personnelle ! T’as pas l’air de réaliser qu’il y a des centaines d’entreprises en jeu.

— Toi, t’as pas l’air de réaliser que ta fille est pas mal plus importante que les fluctuations de la Bourse !

— OK, c’est beau, j’ai compris. Je vais passer la prendre chez toi après le travail.

— T’es fou, ou quoi ? Il est rendu onze heures, ça fait longtemps que Stella dort. Tu viendras la voir quand t’auras compris que la paternité, c’est aussi une entreprise, pis pour la faire fonctionner, ça prend des employés disponibles et, surtout, compétents.

Mes yeux sont fermés, mais j’entends tout. J’ai des superpouvoirs, mais je ne veux pas m’en servir parce que ça me fait mal. À ce moment précis, je fais un vœu : un jour, papa m’aimera plus que son patron.

01

Ma mère chien... mon père loup ?

Cherrier. Selon ses indications, toujours très approximatives, il ne me reste que quelques coins de rue avant de me prendre dans sa redoutable toile d'araignée, dans les griffes de Satan, dans les entrailles de l'Enfer ! Il faut que je me calme. Après tout, ce n'est qu'un souper... suivi d'une très longue soirée qui se veut la commémoration – funèbre, avec tout ce que ce terme implique – de nos joies communes d'antan. Coin Saint-Denis et Roy. Ça sonne comme un guet-apens, méfie-toi, jeune fille. Il faut que je me calme. Si on rationalise, il ne s'agira en fait que de cinq brèves rencontres étalées sur huit mois : un souper au restaurant suivi d'une pièce de théâtre. Je suis fascinée par le théâtre et je voue un culte sans borne à la nourriture, alors je ne vois pas ce qui pourrait être si pénible... J'oubliais : lui.

Il est là. Avec ses yeux de fauve affamé. Où est passée sa propension familière au retard ? Corrigée ? Comme ses multiples empêchements

d'honorer son rôle de père? Amusant. Il est vrai que la phase des couches, du non, de l'âge de raison, de la crise d'adolescence, de la quête identitaire (généralement conjointe de l'infâme orientation de carrière) étant révolue, il est plus facile de se manifester. Le sale boulot est fait. Il n'y a plus qu'à user de judicieuses stratégies, qu'à dénicher un alibi infaillible et le tour est joué: la progéniture tombe sous le charme de ce géniteur victime des conjonctures ingrates du temps (communément appelé *timing*) et la mère, heureuse de voir sa fille heureuse (ah l'instinct maternel!), pardonne à cet homme qui fut jadis un amant exemplaire. Je ne suis pas dupe. Je vois clair dans ton jeu, Judas!

— Stella! Une chance qu'on s'est donné rendez-vous, sinon je t'aurais jamais reconnue.

— C'est sûr que sans mes broches, mon acné, mes t-shirts Nirvana pis mes écouteurs *scotchés* sur les oreilles en permanence, je suis dure à reconnaître. On me dit toujours que j'ai changé depuis 1999, c'est drôle...

— C'est pas ce que je voulais dire. Je suis content de te voir, c'est tout.

— C'est pas comme si t'avais pas eu la chance de me voir dans les dernières années. J'étais pas dans un goulag en Sibérie. Je me trouve, au pire— dans le trafic à l'heure de pointe, un jour de tempête de neige, avec une crevaison—, à dix minutes d'auto de chez toi.

— Ouais... Tu me connais, j'ai de la misère à respecter l'horaire des rendez-vous, que ce soit à cinq minutes ou à trois heures de chez moi.

L'heure, pour moi, c'est un mystère total, comme le triangle des Bermudes ou les ovnis. Je comprends rien à ça.

— On peut pas en dire autant de l'argent. Un rendez-vous d'affaires, tu fixes ça plus vite que ton ombre : à vos marques, prêts, payez !

— Wouf wouf ! Tout doux, Rex. Heureux de constater que la répartie, c'est génétique.

— Heureuse de constater que l'humour douteux, ça l'est pas.

— T'es donc ben sur la défensive. Aurais-tu enfin développé un goût pour le sport ?

— Non. Toujours pas. Pourquoi ?

— Tu ferais une défenseur hors pair, avec l'agressivité en prime. Bon, qu'est-ce que tu dirais d'aller manger un bon steak de taureau enragé, histoire de préserver ce mordant-là ?

— J'suis végétarienne.

— Bon... Ça tombe bien, je connais un bon petit resto végé à deux pas d'ici. Si tu peux arrêter d'être aussi acide, j'aimerais ça t'y amener.

Un point pour Stella, zéro pour Jean. Disons que, ce soir, je ferai semblant d'être végétarienne et chiante. Juste pour l'emmerder. Parce que je connais son engouement maladif pour les gros steaks saignants et pour tout ce qui criait, bêlait, meuglait avant de se retrouver dans son assiette entre des pommes de terre bourrées d'OGM et une mare de ketchup qui s'harmonise avec la chair écarlate. Après tout, il faut bien que je me venge du culot qu'il a eu de m'offrir un abonnement au Théâtre d'Aujourd'hui pour mon vingt et unième anniversaire, alors qu'il n'avait pas

daigné me faire honneur de sa présence depuis plus de sept ans. Pour m'attendrir, pour me rendre nostalgique. Parce qu'il sait pertinemment que la seule chose qu'on ait jamais partagée est notre passion pour le théâtre. À la vue de ce cadeau, j'avoue m'être remémoré quelques soirées où, main dans la main avec lui, j'observais avec fascination les acteurs se démener sur scène comme des bêtes survitaminées. J'avoue avoir ressenti l'impératif d'appriivoiser cet étranger doté du même ADN que moi.

— C'est quoi la pièce qu'on va voir, ce soir ?

— *Ma mère chien*, de Louise Bombardier.

— Ah...

— Les critiques sont très bonnes. Ça parle d'une fille qui perd sa mère...

— Je devrais être en mesure de comprendre, dans ce cas-là. Juste à changer le sexe du parent, pis le tour est joué, ça devient ma biographie.

— Sa mère l'abandonne pas, elle meurt du cancer.

— J'imagine qu'il y a de meilleures raisons que d'autres d'abandonner son enfant.

— J'imagine qu'il y a de meilleures façons de laisser son père s'expliquer.

— J'ai pas besoin de tes explications. Je me suis toujours bien débrouillée sans toi.

— Stella...

Un serveur particulièrement hideux se dirige vers notre table. Sauvée par le moche ! Sommes-nous prêts à commander ? J'emploie une moue savamment étudiée et réplique que j'aurais eu envie d'un bon veau *parmigiana* mais que je

me contenterai du poulet végétarien avec légumes sautés. « Au fait, c'est fait à base de quoi, du poulet végétarien? » Je crois que je préfère rester dans l'ignorance. À cet instant précis, le regard consterné de Jean vaut de l'or. Pourtant, en variant mes orientations gastronomiques, j'ai l'agréable impression de poser une bonne action, puisqu'il a toujours soutenu que je suis totalement incapable de conserver mes convictions et mes intérêts. Malgré ses connaissances peu approfondies à propos de ma petite personne, il me reproche mes inconstances, alors aussi bien lui donner raison, le flatter dans le sens du poil et embarquer dans son jeu à cent milles à l'heure! De végétarienne à amatrice de veau... Quelle autre inconstance pourrais-je lui servir sur un plateau d'argent? Mon orientation sexuelle? Non, trop cliché. Mes études! Sujet juste assez délicat pour électriser l'atmosphère vraiment trop paisible.

— Tu me demandes pas comment vont mes études? Habituellement, au téléphone, tu t'empresses de...

— Pis? Les études? Toujours pas décidée à t'en aller en études commerciales?

— Non, toujours pas. Mais je songeais à l'actuariat peut-être.

— C'est vrai?

— Non.

— Ah... J'ai cru que j'avais peut-être réussi à te raisonner un peu la dernière fois qu'on s'est parlé.

— Tout ce que tu as réussi à faire, c'est me donner encore plus le goût de poursuivre mes

études en danse moderne. Pour te montrer que je suis capable de réussir quelque chose, pis que l'art, ça peut être gratifiant. Pas que je ressente le besoin de te le démontrer ou quoi que ce soit, mais...

— Tu sais que c'est pas avec des études en danse, Stella, que tu vas réussir dans la vie.

— C'est sûr que si pour toi la réussite c'est d'avoir une maison assez grande pour héberger huit familles, une auto assez puissante pour propulser du smog jusqu'à Pluton, pis des enfants que tu connais pas parce que tu travailles trop, tu as raison, c'est pas comme ça que je vais réussir. Mais si, pour toi, la réussite c'est de s'accomplir, d'aimer sa vie et son travail, je pense que oui, je suis sur la voie de la réussite.

— Écoute, Stella, je t'ai pas invitée au restaurant pour subir tes petites sautes d'humeur d'artiste conscientisée. Pourquoi on parlerait pas d'un sujet plus léger? Comment vont tes amours?

Ça y est. Il vient de prononcer le mot magique. Amour. Tristan. Juste le fait de penser à lui me fait oublier tous les Éthiopiens qui meurent de faim, tous les tsunamis qui anéantissent des contrées entières ou même, soyons plus égocentrique et superficielle, le bouton qui commence à faire effrontément irruption au milieu de mon front. Je sais, c'est ridicule. Pour la première fois de ma vie, je me sens devenir complètement gaga face à un homme. En sa présence, mes sarcasmes s'évaporent, mes convictions féministes s'atténuent, bref, je deviens totalement impuissante!

Savant amalgame entre la virilité de Tarzan, l'intelligence de Marx et le charisme de Pierre Lapointe, il a le pouvoir de faire tourner toutes les têtes sur son passage. Et il est à moi ! Si ça continue, Lynda Lemay va s'introduire dans mes pensées pour acheter les droits d'auteur de mes impertinences romantiques et en faire une chanson. Ça pourrait s'appeler... *Gaga face à toi!* C'est vendeur et parlant comme titre, non ? À moins que ce ne soit puéril et kitsch. Je suis une vraie fille ! C'en est presque gênant. Mais surtout, pas question de dévoiler cette faille sentimentale ; on pourrait s'en servir à mauvais escient afin d'anéantir ma réputation. Surtout, toujours rester sur mes gardes. Maintenir ma couverture de jeune étudiante cynique, jusqu'ici plutôt efficace.

— Bah... Ça va bien. Je fréquente quelqu'un depuis environ six mois. Beau, drôle, intelligent. L'ennui total, finalement... Non, je blague.

— C'est un genre que tu te donnes pour te différencier des autres filles de ton âge ou c'est la nouvelle mode d'être désinvolte ? La princesse qui rêve du prince charmant, c'est *out* ?

Couverture trahie. Il faut vite réagir.

— Comment je suis supposée savoir ce qui est à la mode et ce qui l'est pas ?

— Tu portes un t-shirt sur lequel on lit *Fashion Victim*.

Note à moi-même : ne jamais sous-estimer les hommes d'affaires ; ils ont l'œil. Ou, plutôt, un sens de l'observation extrêmement développé qui stimule et justifie leur propension à la

manipulation et à tout ce qui peut être tourné à leur avantage. Je me suis toujours méfiée de cette race d'hommes à l'esprit calculateur, insidieux et opportuniste. Or, bien malgré moi, je ressens un grain de fierté poindre dans mes entrailles à la vue de cet individu avec lequel je partage plus de choses que je ne veux me l'avouer. Après tout, je suis moi-même très observatrice et quelque peu manipulatrice à mes heures. Est-ce que ça fait de moi une mauvaise personne? N'est-ce pas une qualité que de savoir tirer profit des avantages que peuvent nous procurer les autres?

— Si ça t'intéresse, moi aussi je suis en couple présentement.

— Ah... Depuis combien de temps?

— Depuis quelques années.

— Comment elle, ou il, s'appelle?

— Elle. Merci de t'interroger à propos de mon orientation. Je sais qu'on s'est pas vus beaucoup ces dernières années, mais je pensais que tu me connaissais un peu mieux.

— Monsieur est susceptible! Je faisais juste preuve d'ouverture d'esprit, ce qui semble être une lacune chez toi... C'est quoi son nom?

— C'est ça l'affaire. Tu vas rire de moi si je te le dis.

— Je vois pas ce qu'un prénom pourrait avoir de drôle... À moins qu'elle porte un nom de travesti à la *Sheena Dream*. Ou de ville: après Paris Hilton, Longueuil Lamotte. Ou qu'elle...

— Elle s'appelle Luce.

— Quoi! Comme maman?

— ...

— Elle est comment? Attends, laisse-moi deviner. Elle est petite, blonde et beaucoup trop énergique?

— C'est à peu près ça, oui.

— Est-ce qu'elle a des enfants?

— Non.

— J'en reviens pas!

— Quoi?

— Si je comprends bien – dis-moi si je me trompe –, t'as laissé maman, la femme idéale, pour te marier à un clone fade sous prétexte que t'es trop macho pis égocentrique pour t'occuper d'un enfant, pis que blondasse numéro deux en a pas, elle!

— Pour qui tu te prends de me parler de même?

— Pour la fille de celle que t'as abandonnée il y a vingt et un ans quand t'as appris qu'elle était enceinte de toi!

— Stella, je trouve que tu y vas fort. T'as aucune idée de ce qui s'est passé entre ta mère pis moi. Si je l'ai laissée, c'est parce que...

Heureusement que Frankenstein chemine maladroitement vers nous, assiettes en main. Une fois de plus, nous sommes sauvés par le moche à tête de cloche, qui empêche la guerre froide de continuer entre mon père et moi. Il ne fait aucun doute que les serveurs sont dotés d'une sorte de radar leur permettant de toujours faire irruption au beau milieu des moments cruciaux qui se déroulent sur leur lieu de travail: demande en mariage, annonce d'une grossesse, rupture, etc. Lors de l'embauche, plutôt que de vérifier leurs

compétences de serveur, les patrons semblent préférer tester leur radar-à-ragot. Critère d'embauche essentiel, puisqu'il permet à leur personnel d'intervenir avant que ne volent les ustensiles d'un bout à l'autre du restaurant lors d'une chicane, ou encore, l'encourage à proposer une bouteille de champagne à une seconde près d'une demande en mariage.

Quoi qu'il en soit, la nourriture adoucit les mœurs (à moins que ce ne soit la musique?). Ce qui est du passé appartient au passé et je ne peux rien y changer. Penser à autre chose. Nourriture. Pour l'instant, ce qui est essentiel pour moi réside dans la comestibilité de mon poulet sans poulet, que je n'ose regarder de trop près de peur de découvrir l'ingrédient miracle qui transforme la viande en substance végétale. Un peu caoutchouteux, mais pas mauvais. À la moue de Jean, je ne pourrais pas en dire autant de son canard végétarien à l'orange biologique. De toute façon, il ne reste que peu de temps avant la première représentation de la saison, alors on a intérêt sur tous les plans à ingurgiter en vitesse ces anomalies gastronomiques.

— T'aimes ça ?

— Non. Toi ?

— Non. On s'en va ?

— Bonne idée.

J'ai rarement rencontré un interlocuteur avec qui je peux entretenir des conversations aussi efficaces avec une telle économie de mots. Paresse génétique ?

Les applaudissements fusent. Autour de moi, des dizaines de personnes, troublées, déambulent vers la sortie du théâtre en énonçant les insignifiances propres aux postspectacles chocs. J'ai moi-même succombé à la mélancolie après le décès scénique de cette mère que l'auteure se plaît à dépeindre selon une analogie canine. Ma mère chien. La mère humaine emprunte effectivement bien souvent les comportements de ces animaux loyaux animés d'une infinie tendresse envers leur progéniture. Si ma mère est un chien, quel animal définit mon père ? Le loup. Il n'y a aucun doute. Cet animal social au regard perçant, carnivore avant tout, dont le regroupement en meute hiérarchisée rappelle celui que prônent les tours à bureaux. Une bête hautaine qui n'hésiterait sans doute pas à abandonner un rejeton indigne de ses attentes. Ma mère chien... mon père loup. Rigoureusement logique.

Jean, en bon chef de meute, me propose de me raccompagner. J'accepte ou je fais preuve d'autonomie ? Au diable l'autonomie, je suis crevée. Mais surtout je n'ai pas envie de discuter. Je veux que les réminiscences de la pièce éternisent leurs échos dans ma tête. Pour exprimer mon désir, rien de mieux que d'allumer la radio, qui possède la propriété de meubler les silences tout en faisant taire les esprits volubiles. Une mélodie entraînante, aux accents rythmés et quelque peu délurés envahit l'habitable. *C'est pas facile, quand Isabelle te laisse tomber. Y a pas de quoi rire, quand Isabelle te fait marcher.*

— Jean Leloup ! Ça, c'est drôle !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Tu comprendrais pas...